ESSAI
DE TOPOGRAPHIE
PHYSICO-MÉDICALE
DE LA VILLE DU VIGAN,
DÉPARTEMENT DU GARD;

Présenté comme dernier acte probatoire, a la faculté de médecine de Montpellier, le 15 Avril 1814;

Par H.-N.-Florent ANTHOUARD,
DU VIGAN.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Ὥς τε ἐς πολιν ἐπειδὰν απικηται τις ἧς ἄπειρὸς ἐςι, διαφροντισαι χρὴ τὴν θεσιν ἀυτεης, ὅκως κὲεται, και προς τα πνεὺματα, και προς τὰς ανατολὰς τοῦ ἡλιου· Ου γαρ τὠϋτὸ δυναται ἡτις προς βορεην κεεται, και ἧτις προς νοτον, ου δ' ἧτις προς ἡλιον ἀνὶχοντα, ου δ' ἧτις προς δὺνοντα· (Ιππ. περι Αερων, τοπων, υδατων. β. α.)

A MONTPELLIER,
Chez Jean MARTEL aîné, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N.° 62.

1814.

A

DAVID-JEAN ANTHOUARD,

Avocat et ancien Magistrat ;

LE MEILLEUR DES PÈRES.

A

SUZANNE PORTAIL, son épouse,

LA PLUS TENDRE COMME LA PLUS CHÉRIE DES MÈRES.

RESPECTABLES AUTEURS DE MES JOURS !

Daignez agréer l'offrande de mon premier essai dans la carrière médicale, comme un témoignage public de respect, d'amour et de reconnaissance, pour tous les bienfaits dont vous n'avez cessé de me combler.

Puisse cet hommage vous procurer autant de plaisir que j'en éprouve en vous l'offrant !

F. ANTHOUARD.

A MON ONCLE,

JEAN-ANTOINE PORTAIL,

Ancien Receveur des Tailles du pays de Vivarais, Maire de la ville de Tournon.

A MA TANTE,

ANNE ROUX, son épouse.

Souffrez aussi, chers Parens, *que je place vos noms en tête de cet écrit. La bienveillance et l'amitié que vous m'avez toujours témoignées, m'en font un devoir sacré. Je n'ai qu'à regretter que cet hommage n'exprime que bien faiblement l'attachement respectueux et la reconnaissance sans bornes que je vous ai voués.*

A MES FRÈRES,

DAVID-JEAN-ANTOINE ANTHOUARD, Avocat,

ET JEAN-ANTOINE-AZARETH ANTHOUARD,

Officier dans le 149.e Régiment d'Infanterie de ligne.

Comme une nouvelle assurance de mon amour fraternel.

F. ANTHOUARD.

INTRODUCTION.

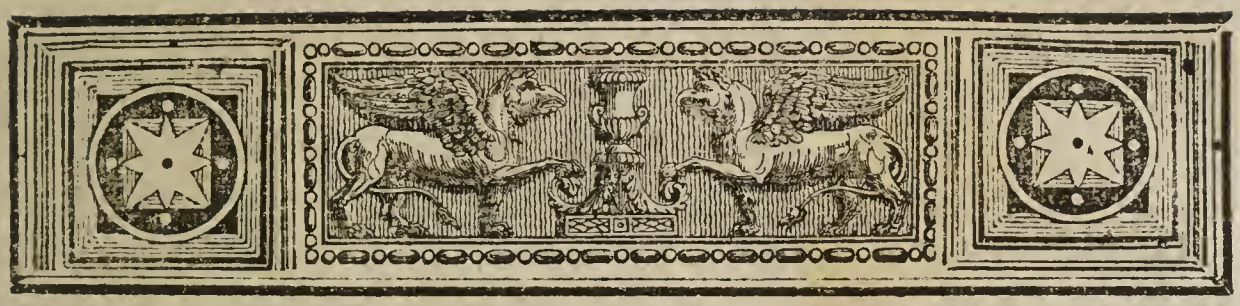
On peut regarder, ce me semble, la topographie comme le complément des connaissances médicales, et un médecin ne peut pratiquer avec succès, qu'après avoir fait celle du pays où il désire d'exercer son état, ou du moins, qu'après avoir bien observé toutes les particularités du lieu. Aussi voyons-nous que le sage vieillard de Cos, (et c'est à lui qu'il faut sans cesse recourir, quand on veut avoir des idées saines sur l'art de guérir,) qu'Hippocrate, dis-je, dans son immortel ouvrage *des airs, des lieux et des eaux*, nous dit expressément, que la première chose que doit faire un médecin en arrivant dans une ville qu'il ne connaît pas, c'est d'examiner avec soin « son exposition par rapport aux vents et aux « différens lever et coucher du soleil, la quantité des eaux « et du sol, le régime des habitans. »

Voulant pratiquer la médecine dans les Cevennes, je devrais donc en faire la topographie : mais le champ est trop vaste et mes connaissances trop bornées, pour que j'ose entreprendre un semblable travail. C'est pourquoi je me bornerai à la description physique et médicale de la petite ville qui m'a donné naissance.

Cet ouvrage, je le sens, est encore au-dessus de ma portée, et si je me suis décidé à l'embrasser, ce n'a été que pour obéir aux indispensables préceptes du divin Hippocrate, et parce que c'est vraiment un besoin pour moi de m'occuper de mes concitoyens, auxquels je consacre, dès ce jour, et mes veilles et mes travaux. Si je ne puis aujourd'hui les servir plus utilement, l'imperfection même de mon ouvrage me sera un titre auprès d'eux; ils y verront que j'ai sacrifié mon

amour-propre au plaisir de parler de ce qui les intéresse le plus, de la conservation de leur santé..... Du reste, si quelques-uns de mes lecteurs, exigeant trop de mon âge et sans égard pour les motifs qui ont concouru à me décider, s'élevaient en censeurs trop sévères et me reprochaient ma témérité, je leur répondrais, avec un de nos philosophes modernes, La Bruyère: « On peut exiger beaucoup de la part de celui qui « devient auteur pour acquérir de la gloire et de l'intérêt; « mais un homme qui n'a écrit que pour satisfaire un devoir « dont il ne peut se dispenser, une obligation qui lui est « imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de « ses lecteurs. »

Pour mettre dans cet essai l'ordre et la clarté convenables, je le diviserai en deux parties. La première, que je considère comme l'introduction de la seconde, contiendra les notions générales et préliminaires de toute topographie médicale; et je rangerai, dans la seconde, les observations résultant de l'état de santé comme de l'état de maladie des habitans de mon pays, et des moyens particuliers que je crois propres à conserver l'un et à prévenir l'autre. Heureux, si je pouvais atteindre mon but avec la perfection qu'exigerait un sujet aussi délicat et aussi important! Mais si je n'ose me flatter d'un pareil succès, je m'estimerais récompensé de mes efforts au-delà de toute espérance, s'il m'était permis, Illustres Professeurs, d'obtenir de vous un regard favorable. Daignez m'accorder votre indulgence: je sens tout le besoin que j'en ai, et soyez convaincus d'avance qu'elle ne sera qu'un nouveau motif pour moi de travailler avec ardeur à acquérir les connaissances nombreuses qu'exige l'état dont vos savantes leçons m'ont dévoilé les mystères, et de les consacrer avec le plus entier dévouement au soulagement de l'humanité.



ESSAI
DE TOPOGRAPHIE
PHYSICO-MÉDICALE
DE LA VILLE DU VIGAN,
DÉPARTEMENT DU GARD.

PARTIE PHYSIQUE.

Berceau de mon enfance, ô lieu cher à mon cœur!
Mon souvenir te suit et comble mon bonheur.

Trois objets bien distincts vont faire la matière de cette partie: la connaissance des localités, celle du climat, et celle de l'homme. De là résulte une subdivision naturelle que je dois encore adopter, et que je marquerai par trois sections différentes.

PREMIÈRE SECTION.

Des Localités.

Le Vigan, petite ville des Cevennes, au N. O. de Nîmes, et au N. N. O. de Montpellier, se trouve à 1° 15' 27" de longitude, calculée d'après le méridien de Paris, et à 43° 53' 11" de latitude septentrionale, d'après la méthode de Cassini, aux époques des solstices. Son élévation est de 212,7^{m} au-dessus du niveau de la mer. Chef-lieu du 4.e arrondissement du département du Gard, le Vigan est le siége d'une Sous-préfecture, et d'un Tribunal civil de 1.re instance. Une École secondaire et plusieurs Écoles primaires y sont consacrées à l'éducation de la jeunesse. Cette ville contient 4,000 âmes de population.

Les maisons qui comptent trois ou quatre siècles n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée; elles sont très-irrégulièrement distribuées et mal bâties, et n'ont que peu d'ouvertures ou pour mieux dire que des lucarnes: heureusement pour la beauté de la ville et la santé de ses habitans, qu'elles sont en petit nombre, et que, tombant de vétusté, on en élève tous les jours de nouvelles sur leurs ruines. Celles au contraire qui sont de construction moderne ont, en général, trois étages, sont bien ouvertes, bien bâties et bien distribuées, et leur rez-de-chaussée se trouve au-dessus du niveau du sol, tandis qu'il n'en est pas de même pour les premières, circonstance essentielle à remarquer.

Plusieurs propriétaires ont l'agrément de posséder des jardins attenans à leur maison: il serait à désirer, pour la salubrité publique, qu'ils fussent en plus grand nombre.

Les rues ne sont pas fort larges, mais assez régulières, assez nombreuses et assez bien percées; et les soins vigilans de l'Administration municipale y entretiennent une propreté que facilite,

pour la plupart d'entr'elles, l'écoulement continuel des eaux superflues de nos fontaines publiques, qui les parcourent dans toute leur longueur.

Nous comptons au Vigan, trois principales promenades publiques: le *Quai*, les *Châtaigners*, et le *Plan d'Auvergne*. La place du jeu du ballon d'un côté, et des rues très-spacieuses de l'autre, établissent, entre ces promenades qui embrassent le centre de la ville, une communication aisée, et facilitent la circulation de l'air. En toute saison l'on fréquente les Châtaigners pendant l'après-dînée, et on passe la soirée sur le Quai : observation que j'aurai occasion de rappeler dans la deuxième partie de cet essai. Le plan d'Auvergne n'est guère fréquenté que par les personnes qui habitent à l'entour.

Un fantôme de maison hospitalière, où l'infortune ne pouvait recevoir que des secours insuffisans, a fait place, depuis quelques années, à un hospice assez vaste, bien bâti, sagement administré et desservi par trois religieuses de la Congrégation de Nevers. Ce bienfait est dû à M. de Calvière père, de Vezenobre, qui y ajouta de plus une forte dotation. La ville, pour faible marque de sa reconnaissance, a mis cet hospice sous l'invocation de St. Alexis, du nom de M. de Calvière fils, qui, en héritant de la fortune et des vertus de son père, a augmenté encore la dotation que cette maison de bienfaisance avait reçue de lui. Situé à l'entrée de la ville, du côté de l'est, cet hôpital n'a peut-être que l'inconvénient d'être trop exposé au vent du sud, dont l'influence dans notre vallon est extrêmement dangereuse, comme je le ferai remarquer ailleurs. On n'y reçoit que les enfans trouvés et les personnes atteintes de maladies aiguës, de l'arrondissement du Vigan.

Assise dans un des plus beaux et des plus agréables vallons des Cevennes propres, cette ville est abritée, de tous côtés, par des montagnes d'une hauteur plus ou moins considérable, qui, se graduant en amphithéâtre, bornent son horizon, et dont plusieurs d'entr'elles portent leur sommet couvert de neige

pendant quatre et cinq mois de l'année. Celle de l'*Aigoual*, entr'autres, située au N. E. N., s'élève à 1566,44^{m} au-dessus du niveau de la mer. Ces diverses montagnes offrent à l'observateur un contraste frappant : les unes, séjour des frimats, ne présentent que des rochers escarpés et quelques forêts éparses de hêtres et de sapins; les autres, plus favorisées de la nature, et secondées de l'infatigable industrie du cultivateur, ont été converties en de fertiles côteaux, qui font essentiellement la richesse de ce riant vallon, où l'œil contemplateur ne cesse d'admirer des sites délicieux, des tableaux pittoresques, des paysages enchantés, que sillonnent et fécondent de toutes parts des sources aussi nombreuses qu'habilement dirigées dans leur cours.

La qualité du terrein du Vigan, pour la partie septentrionale, est, le plus généralement, de nature schisteuse ; tandis qu'en avançant vers le sud, elle devient sensiblement de nature calcaire. La partie la plus basse du vallon n'est que le dépôt de la rivière d'Arre, qui l'arrose du couchant au levant : aussi est-elle très-favorable à toute espèce de végétation, et surtout à celle du mûrier, du pommier et des plantes potagères. Au reste, je puis le dire à la louange de mes industrieux concitoyens, toutes les diverses qualités de terrein sont rendues très-fertiles, et d'un produit on ne peut pas plus varié, par la grande quantité de fumier dont on les engraisse, et les travaux continuels qu'on ne se lasse point de leur prodiguer.

Il n'entre point dans mon sujet de parler en naturaliste des diverses productions qu'offre ce pays dans les trois règnes de la nature. Mais je ne saurais m'empêcher néanmoins de faire observer qu'il présente, à cet égard, une richesse aussi variée et aussi précieuse que son peu d'étendue peut le comporter.

Mais si les productions minérales me fournissent si peu de particularités essentielles à une topographie spécialement médicale, il n'en est pas de même des eaux dont le pays abonde, et qui exercent une influence si directe et si puissante sur notre économie.

Le vallon du Vigan est traversé de l'ouest à l'est par la rivière d'Arre, dont le cours se grossit sans cesse des ruisseaux découlant des montagnes et des côteaux qui forment son bassin ; de ces côteaux jaillissent encore une quantité innombrable de sources, dont les eaux généralement bienfaisantes ne sont pas moins précieuses pour l'agriculture, que salubres pour les habitans ; mais une d'elles, située à un demi-quart de lieue ouest du Vigan, et connue dans l'antiquité sous le nom de fontaine d'Isis, nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, se fait surtout remarquer par l'abondance et par la bonté de ses eaux, qui, sagement distribuées dans des canaux différens, vont d'un côté alimenter les fontaines publiques et particulières de la ville, et par leur fuite entretenir dans toutes les rues la fraîcheur et la propreté, et de l'autre, arroser des jardins potagers et des prairies du plus riche produit. Aussi ne connaît-on point au Vigan, ni l'eau de puits, ni l'eau de citerne: celle de la fontaine d'Isis est la seule dont les habitans fassent usage pour leur boisson, et il est facile de s'assurer qu'elle a toutes les qualités qu'exige Hippocrate, dans la meilleure eau potable. En effet, elle découle d'un terrain élevé, à l'aspect du levant ; elle est agréable au goût, très-limpide, légère, de bonne odeur, chaude en hiver et très-fraîche en été, ou, pour s'exprimer plus exactement, à l'abri des variations de température, ce qui prouve l'énorme profondeur de sa source. De là, la réputation méritée dont jouit le Vigan, pour l'excellence de ses eaux.

La nature nous présente aussi, dans la banlieue du Vigan, des eaux minérales ferrugineuses et sulfureuses, qui ne sont connues et mises en usage que par ceux qui sont voisins de leur source. Il serait à désirer qu'un médecin chimiste en fît l'analyse exacte, et précisât les cas où elles pourraient convenir, afin de pouvoir les employer avec sûreté, et les mettre en réputation, si toutefois on en obtenait des succès non équivoques.

La variété de la culture du sol, où chaque arbre, chaque plante trouvent l'exposition et le terrain qui leur sont propres,

me fournirait également un vaste champ d'observations; mais il n'entre ni dans mon plan ni dans mes faibles connaissances de le parcourir. Je me bornerai à dire que les fruits y sont tous extrêmement sains, d'une belle venue, et atteignent presque toujours une parfaite maturité, quoiqu'à des époques plus ou moins tardives.

Le règne animal n'offre au Vigan aucune curiosité piquante, aucune espèce, aucune variété particulières: mêmes animaux sauvages, mêmes animaux adomestiqués, que dans les autres parties du midi de la France.

Les serpens, les lézards, les lores et les crapauds, sont les ovipares les plus communs dans les environs du Vigan; mais ils ne sont point vénimeux, non plus que les mouches et les moucherons, qui ne se font remarquer que par la légère incommodité qu'ils procurent pendant les chaleurs de l'été.

Mais à côté de ces insectes, qu'on voudrait pouvoir détruire, je placerai ce vers précieux qui fait la richesse de nos contrées. Artiste ingénieux, la retraite qu'il se construit pour opérer sa première métamorphose, nous donne cette belle soie, dont les préparations occupent et enrichissent une population industrieuse, et dont le luxe fait ses plus beaux ornemens.

Les diverses espèces d'oiseaux qui parcourent nos campagnes, n'offrent rien d'intéressant pour mon sujet; je m'abstiens d'en faire une mention particulière. Mais l'époque de l'arrivée et du départ des oiseaux de passage, a des rapports trop directs avec les différentes températures climatériques, pour que je n'en fasse pas remarquer quelques-unes. L'hirondelle et le coucou arrivent en avril, et le rossignol en mai, et tous les trois partent au mois d'octobre; tandis que le roitelet se montre aux premiers froids, passe la saison rigoureuse autour des maisons rurales habitées, et disparaît au retour du printemps.

Les poissons qui peuplent notre rivière et les ruisseaux qui s'y jettent, peu nombreux par leur espèce, sont très-fins et très-délicats; on distingue surtout la truite, l'anguille, la loche et le barbeau.

Telles sont les principales productions naturelles de notre vallon, dont j'ai cru devoir m'occuper. Quant à celles de l'industrie, elles consistent en bas de soie, bas et bonnets de coton, et objets de tannerie, de mégisserie et de tonnellerie, qui joints aux soies écrues, aux châtaignes, aux cercles et à ces pommes reinettes, si justement renommées, forment tout autant de branches de commerce du plus riche résultat, lorsque des circonstances favorables secondent l'infatigable activité des habitans.

SECONDE SECTION.

Du Climat.

Il est constaté par l'observation, que la constitution physique et morale de l'homme est toujours en rapport de la nature du climat (1): la connaissance du climat doit donc précéder celle de l'homme placé sous son influence, puisque nécessairement elle en facilite l'étude, et tel est l'ordre, en effet, que j'ai cru devoir adopter.

Il importe de prévenir d'abord, que je ne restreins pas le mot de climat, ainsi que le font d'ordinaire les géographes, aux circonstances particulières des longitudes et des latitudes du froid et du chaud, mais que j'en étends la signification à l'ensemble des causes physiques attachées à chaque sol en particulier, et qui exercent sur notre économie une influence plus ou moins heureuse, plus ou moins variée, et que, pour mieux dire, le climat, selon moi, est cet ensemble lui-même.

Comme la position du Vigan se rapproche plus du 50e que du 38e degré de latitude, qui sont les limites des pays tempérés,

---

(1) Ευρησεις γὰρ ἐπὶ τὸ πληθος πῆς χωρης τη φυσι ακολουθεοντα, και τα ἐιδεα των ανδρωτων και τους προτους.

Ιππ. περι Αερων, τοπων και ουδων, CXXIV κ.

le froid y domine constamment sur le chaud, sans néanmoins que le sol soit jamais fortement congélé, ni stérilisé par les frimats. Mais afin de donner une idée moins vague de sa température, je vais tracer les graduations que le thermomètre de Réaumur, exposé au nord, m'a présentées, pendant trois ans que j'en ai fait l'observation.

Au cœur de la froide saison, j'ai vu descendre l'esprit de vin ou le mercure à 10° au-dessous de zéro ; tandis que, pendant le reste de l'hiver, son élévation moyenne a été de 6 à 8°.

Au milieu des fortes chaleurs de la canicule, il s'est élevé jusqu'à 23 et même 25°; son élévation moyenne, durant le reste de cette saison, a été de 18 à 20°.

L'élévation ordinaire du baromètre est de 27 pouces et quelques lignes. J'ai toujours vu la colonne de mercure constamment plus élevée en été qu'en hiver ; et dans les temps d'orages, son abaissement n'a guère été que de 3 à 4 lignes.

Je ne saurais déterminer la quantité moyenne d'eau qui tombe au Vigan, une année portant l'autre; car personne que je sache n'en a fait l'observation, quelque grande que soit l'utilité qu'on peut en retirer. Néanmoins, je puis le dire, la quantité en est beaucoup plus considérable depuis un certain nombre d'années, et les saisons beaucoup plus variables et bien moins prononcées : cela tiendrait-il au refroidissement de l'atmosphère, observé par Toaldo, de Padoue, et Le Gentil, de Paris, qui l'ont estimé de 4° 1/2, dans l'espace de 55 ans? Serait-ce plutôt la révolution qui paraît s'être opérée dans le globe, depuis le tremblement de terre de 1755, qui détruisit Lisbonne en partie, et se fit sentir jusque dans les quatre parties du monde? Je n'ose prononcer sur une matière aussi supérieure à mes faibles lumières, et qui, même parmi les savans, est encore un sujet de discussion. Mais, à ces causes générales de la révolution observée sur le globe, je pourrais en ajouter une autre particulière à certains pays, et au mien particulièrement ; c'est la destruction presque totale, pendant le règne de l'anarchie,

des bois de haute futaie dont étaient couvertes nos montagnes les plus élevées, et qu'une administration plus sage ne rétablira que difficilement dans plusieurs endroits, et jamais dans d'autres. L'influence de ces bois sur la température des pays montagneux, est trop évidente et trop bien reconnue, pour que je m'occupe à la démontrer.

La pureté de notre ciel est souvent altérée, plus ou moins instantanément, par des nuages assez fréquens que nous procure le vent du sud principalement, et qui d'ordinaire nous emmènent la pluie en automne et en hiver.

Les brouillards y sont de courte durée et très-peu épais; ils ont une odeur bitumineuse, et ne sont malfaisans qu'en tant que corps humides; car n'ayant au Vigan, ni dans les environs, aucun lieu d'où se dégagent des matières animales ou végétales en putréfaction, ni aucun effluve marécageux dont puissent se charger ces météores aqueux, ils ne sauraient nous influencer que sous ce rapport; au reste, à cause de leur peu de densité, le soleil, dans les beaux jours d'automne, les a bientôt fait disparaître.

Quand le ciel est pur et que la chaleur du jour a été forte, les belles nuits d'été nous procurent d'abondantes rosées, qui, bien loin de nuire à la végétation, lui sont au contraire avantageuses; parce que, durant cette saison, où les pluies sont ordinairement assez rares, elles entretiennent une douce fraîcheur et éloignent la sécheresse.

Les gelées blanches n'y sont que trop fréquentes sur la fin de l'automne, en hiver et surtout au commencement du printemps, où souvent, dans une seule nuit, elles enlèvent au cultivateur ses plus riches espérances.

La neige qui couvre nos hautes montagnes pendant plusieurs mois de l'année, ne s'étend que rarement dans le vallon du Vigan, et n'y tombe qu'en petite quantité; aussi le peu d'épaisseur de ses couches, rend très-facile et très-prompte sa liquéfaction, qu'accélèrent encore l'humidité du sol et surtout le vent du sud.

La glace y est d'assez longue durée en hiver ; mais il n'y a pourtant que les eaux stagnantes et de peu de profondeur qui se congèlent entièrement. Quant à celles de notre rivière et de nos fontaines, dont le courant a une certaine rapidité, je n'en ai vu que la surface de concrétée, à l'épaisseur de 6 lignes jusqu'à un pouce, et sur les bords seulement.

Les orages d'été, ou les fortes averses de pluie, ne sont pas fréquens dans notre vallon, parce que le soleil ne restant que peu de temps à parcourir un horizon extrêmement borné, n'a pas une ardeur assez forte ni assez continue pour occasioner cette rupture d'équilibre atmosphérique, qui est la seule cause suffisante de ce météore ; cependant nous éprouvons parfois de ces orages, et quelle que soit la terreur qu'ils inspirent, quelque grand que soit le danger qui suit les effets terribles de la foudre, le sage contemplateur des mouvemens de l'univers ne voit, dans cet amas d'effroyables nuages, qu'un moyen salutaire dont se sert la nature pour rétablir l'équilibre de l'atmosphère, et sortir de l'état d'oppression où elle se trouvait. C'est alors que le vulgaire ignorant accuse l'air de pesanteur, tandis que, par la grande chaleur qui précède l'orage et soutire de la terre son humidité et son fluide électrique, il est devenu réellement trop léger, et d'une ténuité telle qu'il n'a plus assez de consistance pour opposer la résistance nécessaire à l'expansion des fluides de notre corps, qui se trouve, par ce concours de circonstances, dans un malaise, une anxiété, une angoisse que l'on ressent bien mieux que l'on ne peut dépeindre, et que l'on voit disparaître, comme par enchantement, aussitôt que l'orage a cessé.

Le tonnerre tombe très-rarement au Vigan ; néanmoins j'engage mes concitoyens à se procurer le paratonnerre du physicien de Philadelphie, du célèbre Franklin, dont se sont très-sagement munies les principales villes de l'Europe.

La rose des vents est très-peu chargée au Vigan, et ne se compose que de dix, dont les directions sont : N., N. E. N.,

N. E., S. S. E., S., S. O., O., O. N. O., N. O. N., N. N. O.; au reste, ce peu de diversité dans les vents régnans, s'observe dans tous les pays où les besoins de la navigation n'ont pas engagé les habitans à discerner avec plus de scrupule la direction extrêmement variée de tous les rhumbes, et en outre dans les lieux qui, comme le Vigan, se trouvent presque dans tous les sens environnés de hautes montagnes, contre le sommet desquelles les plus faibles viennent expirer.

Les vents jouissent, comme tout le monde sait, des qualités propres aux pays d'où ils viennent, et surtout aux derniers qu'ils ont traversés, avant d'arriver à ceux qui en observent les effets physiques. Ainsi, notre vent du nord est très-froid, parce qu'il plane sur des montagnes couvertes de neige et de frimats, jusqu'à l'instant où il parvient dans notre vallon. Celui de l'est, traversant les déserts sablonneux de l'Asie, nous arrive chaud et très-sec. Celui du sud est chaud et humide, parce qu'avant de se faire sentir dans notre vallon, il a parcouru la zone torride et le bassin de la Méditerranée. Celui de l'ouest nous apporte la fraîcheur et l'humidité, dont il s'est chargé en traversant l'Océan.

Quant aux rhumbes intermédiaires, leurs qualités sont toujours en rapport des distances de ces quatre vents cardinaux, dont ils partagent la nature et les influences.

Le vent du nord souffle le plus souvent en hiver, et alors il charrie quelques brins de neige des montagnes de la Lozère et de l'Espérou. L'est règne ordinairement pendant les mois de juillet et d'août, et les premiers jours de septembre; il augmente alors l'ardeur du soleil et flétrit le feuillage. Le sud domine, en général, toute l'année et principalement à la fin de l'automne et en hiver, époque où il entraîne avec lui une grande quantité de nuages et de pluies aussi abondantes que désastreuses; cependant le sud-ouest qui règne ordinairement en automne, est plus constamment pluvieux. Au printemps, le vent d'ouest nous procure ces petites pluies, connues

sous le nom de giboulées du mois de mars et du mois de mai ; et en été il rafraîchit de sa douce haleine les longues journées de la canicule, et ranime la nature desséchée.

Tels sont les principaux phénomènes que nous présentent les saisons. Il me reste à examiner, à l'exhortation d'Hippocrate, combien chaque saison physique diffère d'elle-même en particulier, d'après les vicissitudes que lui impriment les météores célestes.

L'automne est chaude et pluvieuse, humide et fraîche, froide et humide. L'hiver, humide et froid, froid et sec, humide et frais. Le printemps, d'abord frais et humide, et ensuite sec et tempéré. L'été, tempéré au commencement; au milieu, chaud et sec; et pendant le reste de sa durée, chaud pendant le jour, et très-humide durant la nuit.

D'après ce tableau de nos saisons célestes et physiques, auquel j'ai donné toute l'extension dont je suis capable, ou qu'ont pu me permettre les renseignemens que j'ai recueillis, on voit qu'au Vigan l'humidité domine à peu près toute l'année, soit par les pluies fréquentes et les vents du sud et de l'ouest ou par leurs rhumbes, soit par les météores aqueux, soit enfin par la grande évaporation qui s'opère à la surface de nos sources et de notre rivière; et la grande quantité de végétaux dont ses campagnes sont couvertes. Je conclurai de là, que cette température presque habituelle, jointe à la sensation pénible du froid, comme au sentiment agréable d'une douce chaleur, n'est pas sans quelques dangers pour les habitans qui négligent de faire usage des précautions au moyen desquelles, s'il ne leur est pas permis de s'en garantir tout-à-fait, puisque l'homme, malgré son admirable industrie à se rendre cosmopolite, ne saurait jamais faire disparaître entièrement l'influence du climat, ils peuvent, néanmoins, en affaiblir les nuisibles effets.

TROISIEME SECTION.

De l'Homme.

Quoique l'objet de cette section soit le plus intéressant de ceux qui ont déjà passé sous nos yeux, les bornes de cet écrit m'empêchent d'entrer dans les développemens qu'il semblerait mériter. Une observation qui peut d'ailleurs excuser mon laconisme à ce sujet, c'est que le Viganais joint au caractère et aux mœurs de l'habitant des plaines, ceux de l'habitant des pays montagneux. L'étudier et le décrire dans tous ses détails, serait donc une superfluité. Je renverrai, en conséquence, pour se procurer des notions plus étendues et plus circonstanciées, aux ouvrages de nos philosophes et de nos physiologistes modernes, et je me bornerai aux particularités que je crois le plus intimement liées à la matière essentielle de cet essai.

Parmi les gens riches et même parmi ceux d'une fortune médiocre, les enfans, dès le berceau, sont élevés avec le soin et la propreté qu'exigent la conservation de leur santé et le besoin de leur procurer un bon tempérament. Les langes dont on les enveloppe en naissant, les vêtemens dont ils sont recouverts ensuite, sont parfaitement appropriés aux saisons. On ne saurait en dire autant de la classe moins favorisée de la fortune: mais, d'un autre côté, les femmes en général ne s'y privent point de l'une des plus douces jouissances qu'une mère puisse goûter; elles allaitent leurs enfans elles-mêmes, et l'on voit même diminuer chaque jour le nombre de celles qu'a signalées le célèbre citoyen de Genève, et qui sacrifiant à la vanité un plaisir qu'elles méconnaissent et la santé de leurs enfans, ne craignent pas de les confier en des mains mercenaires.

L'emploi dangereux du maillot, consacré par un usage de plusieurs siècles, et par cela même d'autant plus difficile à extirper, commence néanmoins à se perdre, et j'aime à croire

que les exhortations et l'exemple des personnes pensantes le feront bientôt disparaître entièrement, parmi cette classe d'individus chez lesquels une habitude routinière l'emporte toujours sur le raisonnement. S'il existe un autre vice dans cette première éducation physique des enfans, c'est qu'on se hâte trop de leur donner une nourriture solide : les gens riches, dans la croyance que cette espèce d'alimens où le sucre est prodigué, leur fortifie l'estomac et accélère leur croissance ; et les pauvres, parce que la mère qui est toujours la nourrice de ses enfans, mal nourrie elle-même, manque de lait, et se voit forcée d'y suppléer d'une autre manière. L'époque du sevrage est à l'âge de quinze ou dix-huit mois, mais plutôt chez les personnes fortunées, et plus tard dans la classe indigente.

Le genre de vie des habitans du Vigan est d'une uniformité qui approche de la monotonie. Sobres, économes, laborieux, actifs, intelligens, ils doivent ces qualités à la nature de leur sol, dont ils ne sauraient retirer leurs moyens d'existence qu'à force de peines et de sueurs, et qui devient pourtant entre leurs mains une source de richesses aussi féconde que variée.

La différence des fortunes en produit nécessairement une autre dans la manière de se nourrir : mais, du plus au moins, ils sont tous d'une salutaire frugalité. Depuis quelque temps plusieurs familles riches ou d'une honnête aisance, ont réduit à deux le nombre de leurs repas, le déjeuner et le dîner, qui ont lieu, le premier, entre neuf et dix heures du matin, et le second, vers les quatre ou cinq heures du soir. Le reste des habitans déjeune à huit heures, dîne à midi, et soupe une heure ou deux après le coucher du soleil. Dans les grands jours, les travailleurs de terre et les autres gens de peine y ajoutent un quatrième repas, qu'ils prennent dans l'intervalle du dîner au souper, et que nécessitent non-seulement les fatigues auxquelles ils se livrent, mais encore la nature de leurs alimens, qui, à l'exception des châtaignes et des pommes de terre, sont généralement grossiers, et surtout peu nutritifs.

Les causes dont je viens de parler, cette manière de vivre, les divers genres d'occupations, mettent encore une différence remarquable dans les heures et la durée du sommeil. L'artisan, l'agriculteur, fatigués des travaux de la journée, se couchent dès qu'ils ont soupé, pour recommencer avec le jour de se livrer à ces mêmes travaux : tandis que l'homme riche ou attaché à une profession moins pénible, prolonge sa veillée, en été, à la promenade, et en hiver, dans les assemblées, jusque vers les dix ou onze heures du soir, et ne se rend à ses affaires ou à ses plaisirs que bien avant dans la matinée.

En parlant des travaux de mes compatriotes, je ne saurais oublier les délassemens et les exercices dont ils les accompagnent, et qui ne contribuent pas peu à la conservation de leur santé. La danse est un des amusemens les plus agréables aux jeunes-gens de l'un et de l'autre sexe. Un assez grand nombre se plaît à la chasse, à l'équitation, aux jeux du mail et du billard. Mais c'est surtout la promenade à pied qui, dans toutes les saisons, occupe la majeure partie de leurs loisirs ; et on le trouvera d'autant moins extraordinaire, que la beauté du paysage, la variété des sites, la pureté du ciel, les y invitent chaque jour par de nouveaux attraits.

Les vêtemens dont ils se couvrent ne me fournissent aucune observation particulière. Quoique soumis à l'empire de la mode, ils sont, en général, assez analogues aux saisons, si ce n'est malheureusement dans la classe indigente que les frimats atteignent trop souvent, couverte de ceux qu'elle opposait aux chaleurs de l'été. Les sabots sont la chaussure la plus commune en hiver, même pour la plupart des gens riches. Ces derniers ne les portent néanmoins que sur des bottes ou des souliers, durant les temps de pluie et dans les rues seulement, pour les quitter dans l'intérieur de leurs maisons ou chez les personnes qu'ils visitent, ce qui n'est pas, ce me semble, sans utilité ; et lors même que les fortes gelées semblent faire disparaître l'humidité, les sabots n'en sont pas moins la chaussure la plus saine,

par la raison que le bois étant un très-mauvais conducteur du calorique, elle conserve plus long-temps la chaleur que le pied lui transmet.

Il me reste à dire un mot des mœurs, des usages et du caractère des habitans du Vigan ; mais ils ne m'offrent que bien peu de particularités essentielles à l'objet qui m'occupe.

Les mœurs y sont généralement assez pures, quoique bien moins qu'elles ne l'étaient avant cette révolution désastreuse dont la France se ressentira long-temps, et qui a été la source de tant de désordres. Il est surtout à regretter que les jeunes-gens de tout sexe, trop tôt instruits par la corruption, et à peine entrés dans l'âge de puberté, se livrent à des plaisirs qui énervent leurs forces, détruisent leur tempérament au moment où il devrait se former, et leur préparent, pour le reste de leurs jours, une santé languissante que l'art ne saurait jamais parfaitement rétablir.

L'usage du vin et des liqueurs fortes y est modéré, parmi les premières classes de la société, et il le serait également chez les autres, sans la trop commune habitude où sont les individus qui la composent, de se réunir tous les soirs, et principalement les jours de fête, dans des cabarets, où une joie bruyante, des défis inconsidérés, une vanité ridicule, sont les avant-coureurs ordinaires de la débauche et de l'ivrognerie.

Quant au caractère des habitans du Vigan, il est aussi agréable qu'on puisse le désirer: naturellement bons, francs, courageux, affables, ils ont la vivacité, la légèreté française, mais des mœurs douces et paisibles en tempèrent les écarts. L'esprit d'à-propos brille dans leurs conversations, dont une gaieté naturelle et sans apprêts est la compagne inséparable, mais où la médisance a souvent trop de part. En un mot, je n'ai jamais mieux senti qu'au milieu d'eux la vérité de cette observation du Pline Français, que les mœurs, les passions et le caractère d'un peuple sont toujours en rapport avec le climat: et dans quel climat la nature a-t-elle été plus prodigue

de ses faveurs ! Il en est de plus riches, et non de mieux partagés.

Je termine ici la première partie de cet essai ; je crains même d'avoir excédé les bornes que je m'étais prescrites : mais le plaisir que j'éprouve à parler de mon pays, me servira d'excuse. Je passe à la seconde partie.

PARTIE MÉDICALE.

Considérer l'influence du climat sur l'homme, d'abord dans l'état de santé, et ensuite sous le rapport pathologique, et présenter, en second lieu, les moyens que je crois les plus propres à prévenir ce qu'il peut y avoir de dangereux dans cette même influence, dans les habitudes de mes concitoyens, et dans les vices d'une police médicale mal observée, tel est le but que je me propose de remplir dans cette partie de mon essai topographique. Pour y mettre l'ordre et la clarté convenables, j'en diviserai la matière en deux sections.

PREMIÈRE SECTION.

§. I.er

Influence du climat sur l'homme en santé.

La température la plus habituelle, au Vigan, après la température humide, est celle d'un froid modéré, qui empreint sur l'économie de l'homme, mais principalement sur les organes contractiles, une énergie vivifiante. Elle leur donne plus de ton et de vigueur, augmente la force, invite au mouvement et excite toutes les fonctions sans en gêner aucune : aussi voyons-nous que, en général, les habitans du Vigan, et surtout ceux de sa banlieue, ont un teint vermeil, une physionomie animée et pleine de douceur, des yeux brillans et expressifs,

un visage riant et coloré, une peau souple et rénitente, le pouls vif, fréquent et régulier, les mouvemens libres, déterminés et sans rudesse. On admire chez les femmes une poitrine bien développée et ornée des plus belles formes; leur taille, sans être svelte, est régulière et bien prise, quoiqu'en général elles ne la resserrent point par ces buses et ces corsets baleinés, dont on ne saurait trop faire sentir le danger; et leur fécondité n'empêche point qu'elles ne conservent longtemps la fraîcheur de la jeunesse ainsi que les agrémens de la beauté.

J'ajouterai encore à ces remarques physiologiques, qu'en général les habitans du Vigan jouissent d'une vie plus intérieure qu'extérieure; que leurs mouvemens physiologiques les plus énergiques et les plus fréquens se font de la circonférence au centre; qu'ils digèrent facilement; qu'ils ont la circulation accélérée, l'aimatose et la nutrition très-promptes, les sécrétions et les excrétions peu abondantes, et qu'ils jouissent, en un mot, de toute la plénitude de l'existence, sans que la durée en soit abrégée par l'excès même de cette énergie vitale, ainsi qu'on le remarque, au contraire, dans les climats méridionaux, où la vigueur que produisent des principes stimulans, s'épuise en quelque sorte à mesure qu'elle se forme.

Mais afin de faire voir avec plus de détail, quoique dans des limites plus étroites, l'influence du climat, je crois ne pouvoir mieux faire que de présenter, sous la forme d'un tableau synoptique, tout ce que l'habitant du Vigan offre de particulier et d'intéressant aux yeux du médecin physiologiste.

Ce tableau sera bien incomplet, je l'avoue, mais il comprendra, du moins, ce qui m'a frappé le plus vivement, et ce que j'ai pensé qu'il importait le plus de considérer, par les rapports plus ou moins intimes avec les moyens therapeutiques que doit employer le médecin-praticien.

ASSES.	TEMPÉRAMENS.	CONSTITUTION PHYSIQUE.	AGES.
MMES iches.	Bilieux.	COMPLEXION. Forte et vigoureuse.	AGE DE LA PUBERTÉ. De 16 à 18 ans.
MMES. à e médioc.	Bilioso-sanguin.	TAILLE. La plus élevée, 5 pieds 11 pouces. La moyenne, 5 pieds 1 pouce.	AGE DE LA VIRILITÉ. De 20 à 25 ans.
ISANS.	Lymphatico-sanguin.	CARNATION. Bonne.	AGE DU MARIAGE. De 25 à 30 ans pour les deux premières classes; de 20 à 25 pour les deux autres.
VATEURS	Athlétique.	COULEUR. Peau brune; cheveux châtain-brun; yeux *idem*.	AGE DE LA VIEILLESSE. De 60 à 80 ans.
			AGE LE PLUS RECULÉ. De 80 à 104 ans.
MMES ches.	Bilioso-nerveux.	COMPLEXION. Assez forte.	AGE DE LA PUBERTÉ. De 14 à 16 ans.
MMES à e médioc.	Sanguin.	TAILLE. La plus élevée, 5 pieds 4 pouces. La moyenne, 4 pieds 10 pouces.	ÉPOQUE DU MARIAGE. De 20 à 22 ans pour les classes supérieures; de 18 à 20 ans pour les inférieures.
MMES tisans.	Sanguin.	GENRE DE TAILLE. Ramassée; formes arrondies et bien prononcées.	AGE DE LA STÉRILITÉ. De 47 à 50 ans.
MMES de vateurs.	Pituitoso-sanguin.	CARNATION. Belle, fraîche.	AGE DE LA VIEILLESSE. De 60 à 80 ans.
		COULEUR. Peau brun-clair; cheveux châtain-clair; yeux *idem*.	AGE LE PLUS RECULÉ. De 80 à 101 ans.

§. II.

Influence du climat sous le rapport pathologique.

Pour procéder avec ordre dans l'histoire des maladies locales qui vont faire le sujet de ce paragraphe, je crois devoir parler, d'abord, des maladies propres et inhérentes plus ou moins spécialement à chacune des quatre saisons de l'année, et que l'on nomme, par cette raison, *constitutionnelles*; je m'occuperai ensuite des maladies pandémiques qui règnent le plus communément dans notre ville, et enfin de celles qui affligent certaines professions, et qui, par le grand nombre d'ouvriers qu'elles peuvent atteindre, méritent toute notre attention.

Quant aux affections sporadiques qui se manifestent en tout temps, en tout lieu, et sur diverses personnes, comme elles ne présentent de particulier que l'empreinte du climat, dont j'aurai soin de faire apercevoir les effets dans les maladies constitutionnelles, j'ai cru pouvoir me permettre de les passer sous silence.

ARTICLE PREMIER.

Constitutions médicales.

La connaissance de la constitution médicale régnante doit faire la base des études du jeune médecin. Elle sera le fil qui l'aidera à sortir, avec avantage, du labyrinthe des maladies sans nombre qui viennent affliger notre frêle existence; elle lui apprendra que les affections sporadiques qui paraissent pendant une constitution épidémique stationnaire, et qui, presque toujours, reçoivent quelques traits de cette maladie dominante, exigent une méthode de traitement bien différente de celle qu'on eut employée, si elles eussent été simples; en effet, l'expérience nous a démontré qu'elles n'étaient combattues avec succès, que quand elles étaient traitées par la méthode qui convient

à l'épidémie régnante : et Sydenham et Raymond de Marseille, rapportent, à l'appui de cette règle, que certaines maladies qu'ils avaient eues à traiter, avaient reçu l'influence de la constitution qui avait déjà régné depuis plusieurs années.

Je commencerai à énumérer les maladies d'automne, parce que, comme l'a fort bien dit Hippocrate, et après lui Raymond de Marseille, son empreinte s'étend bien sensiblement sur l'année suivante, à cause de la grande quantité de pluie que verse ordinairement cette saison.

Automne. Quand elle est chaude et sèche, ce qui arrive fort rarement, le système de la veine-porte domine, et les maladies que nos médecins observent alors, sont des fièvres rémittentes et intermittentes très-graves et profondément enracinées; par la raison que cette constitution favorise l'épaississement de la bile produite par la saison précédente, et qui acquiert des qualités plus prononcées. Les ictères, les obstructions abdominales, se manifestent aussi pendant cette combinaison de la chaleur et de la siccité. Lorsqu'au contraire l'humidité et une douce température forment la constitution automnale, ce qui a lieu le plus souvent, alors la peau se prête difficilement à l'excrétion de la transpiration ; le système artériel conserve peu de son énergie; les sécrétions muqueuses sont très-abondantes, et les parties solides sont frappées, suivant l'expression de Brown, d'une *débilité directe*, d'où résulte une pléthore humorale cachectique, dont les suites sont des affections muqueuses, des hydropisies locales et générales dues à une atonie radicale des lymphatiques soit profonds, soit superficiels; des congestions d'humeurs dans le tissu cellulaire, des pleuropneumonies humorales, des toux catarrhales, et des fièvres quartes vermineuses. Les rhumatismes, les lumbago, les sciatiques et les éruptions aphtheuses, ne se remarquent pas moins fréquemment pendant la durée de cette constitution.

Hiver. Cette saison étant le plus constamment constituée du froid et de l'humidité, nous procure les affections morbifiques

qui reconnaissent pour cause la prédominance de l'élément catarrhal ou pituiteux. Cette constitution, en fixant spécialement son action débilitante sur les membranes muqueuses, qui, jusqu'à un certain point, paraissent naturellement suppléer aux fonctions cutanées, relâche aussi tous les solides, empêche la transpiration pulmonaire, et diminue, par une suite inévitable, l'action de l'air sur le sang : de là, le mauvais état de ce fluide, qui est alors froid, chargé d'hydrogène et de carbone. Les parties solides perdant leur ton et leur énergie, favorisent la cachexie et les affections du système lymphatique. Par son action sur l'organe de la peau, l'humidité de l'atmosphère ralentit également la transpiration cutanée, pénètre dans les vaisseaux inhalans, et le corps augmente en poids, ce qui est une source de nouvelles maladies, comme l'a fort bien remarqué Sanctorius. Les fièvres catarrhales continues, gastriques et vermineuses, les angines, les pneumonies et les pleurésies; les fièvres de nature mixte, pituitoso-inflammatoires; les fluxions sur les oreilles, les yeux, la gorge, le nez et les membres, ainsi que les flux diarrhoïques, sont les affections qui viennent en foule nous affliger dans cette saison.

Quelquefois, cependant, on voit notre mois de janvier constitué du froid et du sec; alors on observe des fièvres inflammatoires générales et simples, chez les personnes dont toutes les parties du corps sont également disposées à résister à cette action excitatrice de l'atmosphère, qui tend à changer les mouvemens de notre économie de la périférie au centre, mais qui se compliquent plus souvent avec des affections organiques, parce qu'il est rare que quelqu'une de nos parties ne se trouve atteinte d'une faiblesse relative; dans ce dernier cas, on voit surtout des apoplexies sanguines, des pleurésies, de pneumonies et des pleuro-pneumonies vraies ou inflammatoires, enfin des rhumatismes de même nature.

Printemps. Cette saison, d'abord fraîche et humide, occasionne quelques rhumes et des toux que Stoll a nommées stomachiques;

mais, dès que la chaleur douce et tempérée commence à se faire sentir, l'organe extérieur qui en reçoit la première impression, se dilate et s'épanouit. Les forces vitales accrues par les froids précédens, et qui se dirigeaient de dehors en dedans, changent alors leurs hypomochlion et deviennent excentriques; le pouls est plus souple, plus étendu et plus fréquent; enfin, il se produit une fièvre printanière, essentiellement dépuratrice, qui pousse vers la circonférence toutes les matières suspectes qui s'étaient accumulées dans l'intérieur, et de là, le retour des accès de goutte, des éruptions cutanées, des attaques apoplectiques et paralytiques, des hémorragies actives, surtout des hémoptisies et des épistaxis, que nos médecins combattent avec autant de sagesse et de prudence que de succès.

Été. Dans cette saison, la combinaison de la sécheresse et de la chaleur n'est point assez forte, ni assez continue, pour nous occasioner des ictères subits, des miséréré, des phrénésies, des paraphrénésies, des causus, des fièvres ardentes et des choléra-morbus, dont l'invasion est aussi prompte que leur terminaison est souvent funeste; néanmoins, le système hépatique est assez prédominant, pour nous donner des fièvres bilieuses simples et compliquées, des diarrhées, des coliques, des dysenteries, des vomissemens, des ophthalmies, des parotides, des pleurésies, des accès hystériques, etc., dont la cause est bien sensiblement dans l'abondance et l'altération de l'humeur que sécrète ce système.

La constitution chaude et humide, qui est la plus insalubre, ne fait que trop souvent celle de cette saison. Le vent du midi et ses rhumbes fortement imprégnés de ces qualités, concourent à la former; ils favorisent la pourriture (*temporum humiditas putredinis parens*), comme l'a fort bien observé Baillou, émoussent l'esprit et énervent le corps; aussi est-ce à bon droit qu'Horace a donné à ce vent cardinal, l'épithète de *plumbeus*. Les maladies qui règnent sous son influence, sont du plus mauvais caractère, et de ce nombre sont les fièvres

rémittentes, intermittentes et adynamiques, avec foyer vermineux, accompagnées de dissolution, de malignité, marquées par des hémorragies passives, des pétéchies, des météorismes et des diarrhées putrides. On n'observe pas moins des fièvres gastriques vermineuses chez les enfans, ainsi que des fluxions catarrhales malignes, et des cacoètés chez les adultes. Les fièvres rémittentes portent à la poitrine avec turgescence bilieuse putride, prostration des forces et assoupissement de nature maligne : on les voit prendre souvent le type de tierce, de double tierce ou de demi-tierce irrégulières.

Je ne dois point terminer cet article, sans avouer pourtant que nous n'avons pas au Vigan des constitutions médicales bien prononcées; par la raison que les pluies et la grande humidité, qui n'y sont que trop constantes, étendent, suivant l'observation de plusieurs médecins praticiens et du docteur anglais Home, entr'autres, leur influence sur un grand nombre d'années consécutives, qui auraient eu sans cela des qualités différentes.

Les maladies constitutionnelles les plus communes qui règnent épidémiquement, sont, en hiver, les pneumonies, les péripneumonies, les pleurésies, etc.; au printemps, les hémoptisies, les érysipèles, les angines, etc.; en été, les fièvres bilieuses putrides, les diarrhées, les dysenteries, etc.; en automne, les catarrhes laryngés, les coriza et autres fluxions du même genre, et parmi les enfans en bas-âge, les coqueluches et les flux diarrhoïques.

ARTICLE II.

Maladies pandémiques.

Ni les archives de la ville du Vigan, ni la tradition, ne nous apprennent que le Vigan ait jamais été en proie à aucune épidémie pestilentielle.

Quant aux maladies endémiques que l'on observe dans notre vallon, les plus communes sont les odontalgies, la carie des

dents et l'atonie des gencives, les ophthalmies, les rhumatismes chroniques, les ulcères aux jambes, les aphthes, le scorbut masqué, le goître, les écrouelles, la goutte, les engelures, les obstructions abdominales, les hernies, sans oublier cette maladie terrible, si souvent sans moyens curatifs, dont le célèbre Professeur Baumes nous a donné une excellente monographie, je veux parler de la phthisie pulmonaire qu'occasionne essentiellement au Vigan, ce qui fait presque toute la beauté du vallon, c'est-à-dire, le nombre infini des végétaux d'où se dégage en tout temps une grande quantité d'oxigène si nuisible aux poumons atteints d'une faiblesse héréditaire qui ne leur permet pas de digérer un air si pur comme aux phthisiques confirmés, dont les organes pulmonaires, déjà trop caléfiés, sont péniblement affectés par ce gaz stimulant.

Les invasions épidémiques des maladies sporadiques, telles que la rougeole et la petite-vérole volante, ne sont ni fréquentes ni meurtrières, et comme elles surviennent en toute saison, leur thérapeutique doit varier d'après la constitution médicale régnante.

Quant à la petite-vérole proprement dite, terrible autrefois, notre ville n'en redoute plus les ravages, et elle est redevable de ce bienfait à un médecin distingué qui, par son zèle infatigable à faire connaître et à répandre l'usage de la vaccine, s'est acquis des droits sacrés à la reconnaissance publique: interprète de nos sentimens, le Gouvernement s'est empressé de lui décerner un prix d'encouragement justement mérité, mais bien au-dessous de celui que doit procurer à son cœur, la satisfaction intérieure de voir prospérer sous ses yeux cette partie de la génération présente, qu'il a sauvée du trépas pour la conserver à ses parens, à la société (1).

---

(1) Je veux parler de M. Rouger, docteur de l'ancienne Faculté de médecine de Montpellier; membre du Comité central de vaccine, et de l'académie littéraire de Nîmes (Gard); médecin de l'Hospice civil du

ARTICLE III.

Des maladies attachées à l'exercice de certaines professions.

Fidelle au plan que je me suis tracé, je n'ai à m'occuper ici que des maladies attachées aux professions usitées au Vigan, plus particulièrement qu'ailleurs, et qui ont pour objet la préparation de la soie et la fabrication des bas. Quant aux autres ouvriers de tous genres et qu'on retrouve partout, les inconvéniens de leur état sont retracés avec trop d'exactitude et de détail, dans l'ouvrage *ex-professo* du docteur Ramazzini, pour que je me permette d'en parler ici.

Fileuses de cocons. Exposées à l'exhalation des molécules animales qui se dégagent des chrysalides, à l'action du feu, à celle de l'eau dans l'état d'ébullition, au contact de l'eau bouillante de son bassin où elle ne cesse d'avoir les doigts plongés, et privée d'un exercice salutaire ; la fileuse, comme l'a fort bien observé M. Baumes, un de nos illustres Professeurs, se voit en butte, soit pendant tout le temps de son travail qui dure deux mois d'été, soit après qu'il a pris fin, aux fièvres putrides et bilieuses, aux érysipèles des mains et du visage, aux clous, aux panaris de très-mauvais caractère, et aux autres tumeurs qui se rapprochent de la nature de l'anthrax. Les congestions

---

Vigan, etc..... Ce médecin heureux autant que distingué, joint à une expérience consommée, toute la profondeur de la science. Il possède surtout éminemment ce tact délicat et judicieux qui constitue le véritable médecin, et que l'étude et la pratique peuvent perfectionner, mais que la nature seule nous donne. Son généreux désintéressement honore la noble profession qu'il exerce. Homme aimable, il sait ramener la gaîté jusqu'auprès du malade, et lui procure un contentement d'esprit qui le plus souvent n'est pas le moindre secret de l'art de guérir. Que sa modestie pardonne à mon cœur l'expression publique des sentimens qu'il inspire à tous ceux qui le connaissent, et dont je suis en particulier si vivement pénétré.

humorales des poumons, les bouffissures des jambes et du visage, les ophthalmies et les maux de gorge, ne les atteignent pas moins fréquemment au milieu de cette profession dangereuse.

La Tourneuse, dont la fonction est toute différente, sera aussi différemment affectée : soumise à l'action des mêmes miasmes, mais toujours debout, exerçant continuellement ses extrémités supérieures, se donnant des secousses violentes pour augmenter la vitesse du tour sur lequel elle presse et accumule les brins de soie qu'a préparés la fileuse, elle se voit sujette particulièrement aux vomissemens, aux crachemens de sang, aux enflures et aux varices des extrémités inférieures, enfin, aux douleurs vagues dans les articulations supérieures.

Faiseurs de bas. Ces artisans sont spécialement affectés des maladies qui peuvent reconnaître pour causes l'exercice continuel des extrémités supérieures, et l'inertie presqu'entière des inférieures, la tension de la vue sur de petits objets de couleur blanche ou noire, et la position de rester toujours assis. Les hémorroïdes, les varices des extrémités inférieures, la myopie, les ophthalmies chroniques, la constipation, sont leurs maladies ordinaires.

Des Brodeuses des bas de soie. Fixant leur bas sur un petit coffre rembourré qu'elles tiennent sur leurs genoux, s'inclinant en avant et un peu sur le côté droit, les yeux continuellement fixés sur les mailles du bas, tout leur corps reste ainsi posé pendant des intervalles considérables, durant lesquels il n'y a que le bras droit qui agisse par des mouvemens aussi prompts que rapprochés les uns des autres. Aussi sont-elles fréquemment sujettes aux dyspepsies, aux dyspnées, aux constipations opiniâtres qui amènent les hémorroïdes, à la myopie, aux ophthalmies, à l'aménorrhée, à la chlorose, aux affections hystériques, à l'empâtement des viscères abdominaux, aux fleurs blanches, et aux varices des extrémités inférieures.

Avant de terminer le tableau des maladies particulières à certains états, et qui méritent une attention particulière à cause de leur grande influence sur les maladies sporadiques et cons-

titutionnelles qui viennent les compliquer accidentellement, je dois dire un mot de celles de cette classe d'individus qui, ne se nourrissant que d'alimens aussi grossiers que malsains, et dont ils manquent même quelquefois, couverts de vêtemens rarement analogues à la saison, souffrant toutes les intempéries du climat, logés à l'étroit dans des lieux malsains, peu aérés, et dont ils augmentent encore l'insalubrité par la réunion de beaucoup de personnes et même d'animaux domestiques qu'ils y nourrissent, et dont la demeure est très-rapprochée de la leur, se voient souvent sans secours, en proie à une foule de maux qui viennent combler leur misère, et dont les plus fréquens sont : les hydropisies, les affections vermineuses, les maladies dartreuses, psoriques et pédiculaires ; les érysipèles gangreneux, les ulcères fongueux et les atrophies générales et partielles.

J'ai cru de la plus grande importance de bien chercher à connaître, comme le savant Professeur Baumes m'en a donné l'exemple, dans son excellent ouvrage de la topographie de Nismes, les maladies propres aux professions de ces individus, qui font la plus grande partie de la population de notre ville ; parce que, dans leurs maladies, les symptômes dominans sont bien souvent l'effet des influences particulières des divers métiers qu'ils pratiquent, que par conséquent il ne faut y avoir qu'un égard secondaire ; que, quelqu'utile qu'il soit d'employer auprès d'eux les évacuans, il faut toujours avoir en considération leurs divers états mécaniques qui rendent telles ou telles parties plus susceptibles de devenir le siége de l'affection pathologique, et qu'enfin le danger de leurs maladies doit moins être estimé par l'intensité des symptômes que par le degré d'influence que peut y exercer le genre de leur profession : mais je dois surtout faire observer qu'au Vigan, en général, la marche des maladies est lente et leurs jugemens pénibles ou incomplets.

D'après ce tableau succinct de nos affections morbifiques, on voit, ainsi que l'a d'ailleurs fait observer le Père de la médecine, dans une localité à peu près semblable à la nôtre, que les

fièvres de long cours, les diarrhées, les putridités catarrhales bilieuses, les hydropisies, les rhumatismes, les sciatiques, etc., sont nos maladies les plus fréquentes; tandis que la pierre, le squirrhe, le squirrhosarque, le cancer, les ruptures des vaisseaux, la dentition difficile, les accouchemens laborieux, les fièvres cérébrales, ne sont que peu connus dans notre ville.

Je ne saurais mieux faire, ce me semble, que d'ajouter à ce que j'avais à dire sur l'influence du climat, le résultat du relevé que j'ai fait pour les années 1809, 1810, 1811, 1812, des naissances et des décès dans chaque saison, et de la proportion des unes et des autres entre les deux sexes, résultat trop inévitablement soumis à l'empire des causes physiques extérieures, pour ne pas trouver une place dans cet essai topographique.

Mes calculs, sur ces quatre années, m'ont prouvé que les naissances ont été plus nombreuses que les décès de 36, et que la saison la moins mortelle a été l'hiver, où les naissances ont surpassé les décès de 24; qu'après cette saison le printemps a été le plus sanitaire, puisque les naissances ont été supérieures de 17 aux décès, et qu'ensuite vient l'automne, où les naissances n'ont excédé les décès que de 3 seulement, tandis que l'été a vu ses naissances inférieures de 8 au nombre des décès: et j'oserai en attribuer la cause, d'abord, à la combinaison de la chaleur et de l'humidité, la plus insalubre de toutes les constitutions atmosphériques, qui règne le plus communément dans cette saison, et qui surajoute un commencement de diathèse catarrhale à la prédominance de l'élément nerveux et bilieux, et ensuite à l'influence putride de la grande quantité de nos filatures, et de la litière des vers à soie qu'on n'a pas eu le soin d'enfouir. De là proviennent la plupart de ces maladies terribles qui attaquent indistinctement le riche comme le pauvre, et dont le nombre des victimes est souvent innombrable, malgré toutes les ressources de notre art, malgré nos méthodes de traitement les mieux combinées et les plus sagement adaptées à leur triple cause matérielle.

Il résulte encore de mon travail, qu'au Vigan il meurt proportionnellement plus d'adultes que d'enfans en bas-âge. Cela tiendrait-il à ce que le froid qui y est plus constant que la chaleur, augmente le danger des maladies des premiers, au lieu que c'est la température chaude qui envenime celle des autres. Je n'oserais prononcer sur cette question d'une manière positive, mais je ne serais pas éloigné de la résoudre affirmativement.

J'ai acquis, enfin, par cette expérience, la mesure de cette fécondité qui est le plus bel éloge des personnes du sexe, et dont je fais hommage à mes aimables compatriotes. Pendant les quatre années soumises à mes calculs, les mariages, l'un portant l'autre, ont produit chacun cinq enfans, dont douze jumeaux.

J'ai vu avancé quelque part, que les mâles sont proportionnellement plus nombreux dans le nord que les femelles, et j'ai voulu me convaincre si cette proportion existait réellement dans notre ville. Je n'ai point été trompé dans mon attente, et j'ai trouvé en effet, dans les naissances, le nombre des hommes supérieur de 32 à celui des femmes. Mais je dois me borner à attester le fait: en développer les causes, ce serait sortir des bornes de cet opuscule déjà trop étendu. Je me hâte d'en atteindre le but, et je passe aux règles d'hygiène et de police médicale que je crois devoir indiquer à mes concitoyens, quoique d'une manière très-succincte et par cela même incomplette, comme préservatrices de quelques-unes de ces affections morbifiques dont je viens de leur offrir le tableau.

SECONDE SECTION.

§. I.er

Règles d'hygiène publique ou de police médicale.

La salubrité publique a fait sagement reléguer, à une certaine distance de la ville et sur le bord de la rivière, l'écorchoir dont les immondices si infectes et si méphitiques sont promp-

tement entraînées par un courant d'eau qui passe sous la voûte de l'édifice.

C'est encore avec la même prudence, qu'elle a transporté, hors de l'enceinte de la ville, le cimetière, qui, au commencement du siècle dernier, en occupait le centre, et que, de concert avec la loi, elle a interdit toute sépulture dans les églises ou les maisons particulières.

Mais si, secondant les vues du Gouvernement, nos sages administrateurs ont étendu leur prévoyance jusque-là, ils ne tarderont pas, sans doute, à fixer des lieux hors de la portée de l'infection, pour certains établissemens très-insalubres, et qu'on a jusqu'à présent si inconsidérément tolérés dans l'intérieur de la ville : tels que les fabriques de chandelles, dont les émanations sont extrêmement dangereuses dans toutes les saisons, mais principalement lorsque le vent du midi souffle et que la chaleur commence à se faire sentir; tels encore que les filatures de cocons, qui ont lieu à une époque où leur principe d'infection peut s'étendre avec beaucoup d'intensité, parce que la constitution d'alors non-seulement augmente leur action délétère, mais encore met notre économie dans un état très-favorable pour en recevoir toute la mauvaise impression; tels sont également les étouffages des cocons qui consistent à faire périr, par la chaleur et dans des fours à cuire le pain, la crysalide des vers à soie, pour empêcher qu'elle perce son enveloppe, et dont les funestes effets sur notre corps ne sont pas moins incontestablement démontrés.

Cependant ce vice d'emplacemens existe jusqu'à présent, et si, à la trop grande proximité de certaines maisons de tanneurs et de mégissiers, qui devraient toutes être strictement réléguées sur les bords de la rivière, on ajoute cette grande quantité de litière de vers à soie qu'on entasse pour un temps plus ou moins long dans les rues ou dans les basse-cours, et d'où se dégagent continuellement des matières végétales et animales en putréfaction, l'on n'aura pas des causes moins insalubres de ces foyers d'infection dont je viens de parler, et auxquels

je ne crains point d'attribuer, si ce n'est la cause matérielle, du moins la cause d'une complication toujours funeste, de ce grand nombre de maladies estivales, dont les suites sont très-souvent mortelles, comme me paraissent le prouver mes calculs sur l'état des décès durant chaque saison de l'année, et dont j'ai déjà donné le résultat.

Après ces dangers instantanés et réitérés plus ou moins fréquemment, je ne saurais en omettre un autre qui se renouvelle chaque jour, et d'une manière d'autant plus pernicieuse, que le plaisir et l'habitude en déguisent les funestes effets; je veux parler de la promenade trop usitée sur la place du quai. Située dans un bas fond, entre deux fontaines abondantes qui coulent à ses extrémités, et au-dessus d'un canal souterrain où sont pratiquées latéralement diverses ouvertures, par la dernière desquelles l'eau s'échappe et se rend à la rivière, cette place, aussitôt que le soleil a quitté l'horizon, s'empreigne dans son atmosphère d'une humidité fortement pénétrante, dont l'intensité et la malignité augmentent considérablement pendant l'automne, l'hiver et le printemps, et à laquelle, par surcroît, vient se réunir souvent un courant d'air d'autant plus violent qu'il se trouve resserré par les maisons voisines. C'est néanmoins sur cette place, que, même sans la moindre précaution, un grand nombre d'individus de tout âge et de tout sexe ne craignent point de s'exposer durant plusieurs heures consécutives et jusque bien avant dans la nuit.

Mais si, comme je le crois, l'assainissement de ce lieu public est impossible, que ceux de mes compatriotes qui considèrent la santé comme le bien le plus précieux, n'hésitent point à lui sacrifier une habitude dont l'expérience n'a que trop démontré les suites fâcheuses; que, dès que la nuit est venue, ils s'éloignent de ce lieu dangereux, et ils éviteront par là ces affections morbifiques qui attaquent essentiellement les membranes séreuses et muqueuses, conserveront à leurs dents une bonté et une solidité durables, et s'épargneront dans l'avenir des regrets superflus. Il est d'ailleurs facile de suppléer à cette

promenade, par telle autre de ces promenades publiques qui font l'ornement du Vigan, et qui joignent aux agrémens dont celle-là est privée, une constante salubrité Celle des châtaigniers notamment, située au pied d'une montagne d'où ne découle aucune source qui puisse en augmenter l'humidité climatérique, formant un plan incliné qui facilite l'écoulement des eaux de pluie, et couverte d'arbres de haute tige, nous offre au milieu de l'été, sous l'épais feuillage de ses antiques châtaigniers, un air pur, une fraîcheur délicieuse, tandis que leur dépouillement, en automne, nous permet d'y jouir, dans la froide saison, des rayons vivifians du soleil que l'on recherche alors avec autant d'empressement qu'on les évite avec plaisir durant la canicule.

§. II.

Règles d'hygiène privée.

Le sujet de ce paragraphe exigerait bien certainement un détail plus étendu que celui que je vais lui donner : mais autant que je suis loin de connaître tous les écarts plus ou moins particuliers de mes concitoyens contre les règles hygiététiques et macrobiotiques, que parce que mes faibles connaissances médicales ne me permettent pas d'apercevoir tout ce qu'ils ont d'insalubre, ou ce qui devrait leur être opposé de meilleur, je ne m'occuperai absolument que de ce qui m'a le plus frappé dans leur manière de vivre, sous ce double rapport.

Je dirai, d'abord, que l'on prend beaucoup trop tôt les habits d'été, et qu'on leur substitue trop tard les vêtemens d'hiver; erreur hygiénique, d'autant plus nuisible et d'autant plus répréhensible au Vigan, que le vallon y est très-humide et très-sujet aux recrudescences hivernales, même dans la plus belle saison. Si, au contraire, on avait la sage précaution de garder plus long-temps des vêtemens fait de matières idio-électriques et mauvaises conductrices du calorique, qu'on aurait le soin d'alléger graduellement à mesure que l'on s'approcherait de

la canicule, on verrait régner beaucoup moins de ces maladies endémiques que j'ai déjà énumérées, et qui dépendent de l'impression plus ou moins continue, soit du froid et de l'humidité, soit de l'humidité et de la chaleur séparés ou réunis. Mai on obtiendrait bien plus sûrement encore cet heureux résultat, si l'on se nourrissait, surtout en hiver, d'alimens forts, et pour me servir de l'expression des anciens, de substances chaudes et sèches : telles que le gibier, le cochon, les viandes salées, les rôtis, les fritures, les pâtisseries et assaisonnemens âcres et excitans. C'est aussi pendant cette saison, qui est assez constamment froide et humide, qu'il est plus utile de boire, sans mélange d'eau, une plus grande quantité de vin généreux. Les forces digestives jouissent alors de la plus grande énergie, et la puissance dissolvante des sucs gastriques est considérablement augmentée. Il est donc nécessaire d'exercer fortement l'estomac, pour qu'il monte la machine au ton qu'elle doit avoir pour résister aux impressions du froid humide de cette saison qui refoule l'action dans l'épigastre, et pour empêcher une concentration des forces qui serait funeste. Enfin, si l'on ajoutait à un exercice salutaire des frictions sèches, et si l'on était attentif à recourir de bonne heure aux évacuans, lorsqu'il se manifeste des signes de saburres existantes dans les premières voies, l'on diminuerait d'autant les maladies constitutionnelles, que l'on aurait réduit leurs causes prédisposantes.

Je ne dois pas passer sous silence une autre erreur diététique non moins grave, très-répandue au Vigan, et qui traîne à sa suite des accidens d'autant plus graves, que les eaux sont d'une fraîcheur presque glaciale en été; je veux parler de la boisson d'eau pure que l'on a l'imprudence de prendre quand le corps est en sueur, ou échauffé par la marche ou le travail, parce qu'elle décide brusquement vers l'intérieur le refoulement des forces, qui se change en spasme, empêche la résorption des fluides perspirables, ou détermine un surcroît d'action dans la partie qui devient leur aboutissant. Prenant encore en considération la grande sympathie qui existe entre la peau et

la membrane du tube intestinal, fortement excitée par cette sensation aussi vive que prompte, nous rendrons raison de l'invasion presque subite des pleurésies, des pneumonies, des hydropisies même, des catarrhes bilieux, des gastrites et des entérites, chez les personnes pléthoriques qui ont commis cette imprudence; et chez les individus bilieux ou qui digèrent mal, la même cause produit des fièvres gastriques ou bilieuses, des dysenteries du même genre, etc.

Pour éviter des maladies aussi fâcheuses, et qui n'arrivent toujours que trop souvent, l'on n'a qu'à se reposer quelques instans, essuyer la sueur, se laver les mains et boire alors seulement en petite quantité, et en ayant soin de rougir l'eau avec du vin, ou encore mieux la mêler avec une légère quantité de vinaigre, dont l'acide acéteux, rafraîchissant par lui-même, concourra d'autant plus à éteindre la soif.

Je recommanderai encore à mes concitoyens, de ne point multiplier, autant que possible, les ouvertures de leurs maisons du côté du sud, afin de se mettre à l'abri du vent de ce point cardinal, dont la fréquence autant que les mauvaises qualités produisent beaucoup de maladies, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs.

Je conseillerai, surtout, de ne jamais laisser le niveau du rez-de-chaussée des maisons au-dessous de celui des rues, et de porter plus long-temps et plus généralement des sabots, qui tiennent le pied beaucoup plus à l'abri du froid et de l'humidité que la chaussure de cuir. Au moyen de ces sages précautions, ils verront diminuer sensiblement les fréquentes maladies qui reconnaissent pour cause matérielle ou complicative, cette grande humidité à laquelle notre pays est habituellement soumis.

C'est ici le cas de signaler également une habitude qui me paraît assez nuisible; elle consiste en ce que, généralement, le coucher suit de trop près le souper. Cet usage est fondé, sans doute, sur la croyance populaire que la digestion se fait mieux durant le sommeil que pendant la veille, ce qui n'est rien moins que prouvé; car l'estomac étant surchargé d'ali-

mens, les forces se concentrent trop dans l'épigastre; et la digestion se fait péniblement: le cerveau, excité par l'action que l'épigastre lui fait partager, conserve trop de tension, et l'on est tourmenté d'insomnies ou de rêves pénibles et inquiétans. . . . . Mais sans chercher à détruire cette erreur par des raisons physiologiques et mécaniques, que le temps ne me permet pas de développer, je me bornerai à faire remarquer, avec un fameux praticien de la capitale, que depuis que l'usage de souper à quatre ou cinq heures s'est introduit à Paris, il s'y voit moins de somnambulismes, d'apoplexies, de cauchemars, d'obstructions abdominales, occasionés par la gêne que fait éprouver à la circulation inférieure la compression exercée par un estomac rempli d'alimens, et une infinité d'autres accidens résultant plus ou moins directement de la même cause. En conséquence, j'invite instamment mes compatriotes, surtout les hommes de lettres, ainsi que ceux qui ont beaucoup d'embonpoint, et qui ont des dispositions à l'apoplexie, à adopter cette dernière méthode dont les avantages ont été constatés par l'observation, ou du moins de faire un repas très-léger.

L'usage des chaufferettes très-répandu au Vigan parmi les femmes de toutes les classes, est nuisible à leur santé, et surtout aux parties exposées plus directement à la chaleur qui s'en dégage, parce que le plus souvent elles y mettent un feu beaucoup trop ardent: aussi cette habitude leur procure-t-elle parfois des squirrhes et des cancers de matrice, et souvent des fleurs blanches, des affections hystériques, des varices et une infinité d'autres affections très-bien observées et décrites par Rodéric à Castro. Néanmoins, je me donnerai bien de garde de leur interdire ce meuble si utile et si commode pour chasser l'humidité des pieds; mais je les engagerai fortement à ne mettre au-dessous qu'une petite quantité de feu, et à ne s'en servir que dans les temps froids ou humides.

En m'occupant d'un danger particulier aux personnes du sexe, je suis obligé de leur en faire connaître un autre bien plus grave, dont la classe fortunée ne calcule que bien lentement les consé-

quences funestes : on conçoit sans peine que c'est de l'allaitement que je veux parler. Je dois pourtant cette justice à mes concitoyennes, que la majeure partie d'entre elles se font une douce jouissance d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. Mais quelque petit que soit le nombre de celles qui s'écartent de ce devoir, il n'est encore que trop considérable ; les unes n'ont qu'à se féliciter de remplir une fonction naturelle qui les soustrait à une infinité de maux et à la mort même ; tandis que, victimes d'une indépendance et d'une vanité que tout proscrit, nous voyons ces mères insensibles, qui, sans empêchement physique, livrent à un sein mercenaire ce qu'elles doivent avoir de plus cher au monde, traîner après leurs couches une vie languissante, et se trouver en butte à une cohorte de maux, dont les plus fréquens sont la perte de la raison, de la vue, de l'ouïe ; des apoplexies, des paralysies, des obstructions de viscères ; la phthisie pulmonaire, les fleurs blanches, les ulcères de la matrice, les fièvres puerpérales et beaucoup d'autres affections dont la suppression du lait devient la cause plus ou moins éloignée. Mais la mère n'est pas la seule à souffrir de cette violation des lois de la nature : le malheureux enfant en porte quelquefois la peine, et sa débile existence accuse sans cesse l'insouciance de ceux qui lui ont donné le jour. Mais les suites funestes de ce délit de *lèse-nature*, sous le rapport moral, telles que le mépris des principaux liens de la société, l'amour paternel et la piété filiale, ne sont pas moins incalculables que les maux physiques. Heureusement, ces exemples sont peu nombreux au Vigan, la santé se trouve peinte sur la figure des enfans, et dès l'âge le plus tendre, ils sont déjà forts, robustes et bien constitués.

Je terminerai par cette observation la matière de cet essai. Heureux si, en prouvant à mes concitoyens le désir que j'ai de leur être utile, je pouvais obtenir d'eux une estime et une confiance auxquelles j'attache tant de prix !

Telle est la tâche que je m'étais imposée pour obéir aux statuts de la Faculté. Je ne l'ai remplie sans doute que très-

imparfaitement. Si j'obtiens le titre que je sollicite, je ne le devrai, Messieurs, qu'à votre indulgence et aux encouragemens que vous prodiguez à vos élèves. Je suis bien éloigné de me croire encore médecin, mais j'ai l'ambition de le devenir, et je contracte aujourd'hui l'obligation sacrée de n'épargner ni peines ni travaux pour en acquérir les connaissances. Je sens toute la force des devoirs que m'impose une profession si délicate ; et si quelque chose me rassure, c'est qu'en me fixant dans mon pays natal, je pourrai recourir aux lumières de deux médecins justement recommandables qu'on s'enorgueillit d'y posséder (1). L'un deux, M. Roger, a bien voulu déjà m'honorer de ses sages conseils; je le prierai de me les continuer, et ce n'est pas trop présumer de sa bienveillance, que de me persuader que j'obtiendrai de lui cette précieuse faveur.

---

(1) MM. Rouger et Boyer, docteurs de l'ancienne Faculté de Montpellier.

FIN.

PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. Le Sénateur CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.